

BERNARD DE PARADES



LA PRESQU'ILE
GUÉRANDAISE

MONOGRAPHIES
ÉDITÉES ET ILLUSTRÉES
PAR
JOS LE DOARÉ

COLLECTION
"IMAGES DE BRETAGNE"

ART BRETON

Les Grands Calvaires, texte de V.-H. Debidour.
Croix et Calvaires, commentés par V.-H. Debidour (*en réédition*).
Fontaines Sacrées, texte de P. Thomas-Lacroix.
Châteaux en Bretagne, texte de Florian Le Roy (*en réédition*).
Renaissance en Bretagne, texte de André Mussat.

TRADITIONS

Pardons de Bretagne, texte de Florian Le Roy.
Danses de Bretagne, texte de Pierre Hélias.
Coiffes de Bretagne, texte de Pierre Hélias.
Costumes Bretons, texte de Pierre Hélias. (*en réédition*).
La Maison Bretonne, texte de Stany Gauthier.
Noël en Bretagne, texte de Bernard de Parades.

LÉGENDES

1° La Mer, texte de Pierre Hélias.
2° De Grève en Cap, texte de Pierre Hélias.
3° Légendes Dorées, texte de Y.-P. Castel.
Contes Bretons, texte de Pierre Hélias.

HISTOIRE - GÉOGRAPHIE

Menhirs et Dolmens, texte de P.-R. Giot.
Ports de Pêche, texte de André Guilcher.

SITES ET MONUMENTS

Le Mont Saint-Michel, texte de A.-P. Bastien.
La Pointe du Raz, texte de Henri Quéffelec.
Château de Fougères, texte de Georges Renault.
Côte de Granit Rose, texte de Pierre Guéguen.
Presqu'île de Guérande, texte de Bernard de Parades.
Vannes et son golfe, texte de Claude Dervenn.
Belle-Ile-en-Mer, texte de Marguerite Daligaut.
Locronan, texte de Bernard de Parades.

BERNARD DE PARADES

LA PRESQU'ÎLE
GUÉRANDAISE

PHOTOGRAPHIES
DE JOS LE DOARÉ

ÉDITIONS D'ART
JOS LE DOARÉ
CHATEAULIN (Finistère)



ON a beaucoup parlé de la diversité de la Bretagne, mais nulle part elle ne s'affirme avec plus d'intensité qu'en ce pays Guérandais, fait de côtes rocheuses, de champs, de landes, de bois, de marais salants, de tourbières, de dunes, de baies et de sables fins. Nulle part, elle n'est peuplée de groupes humains aussi variés : paysans, pêcheurs, paludiers, briérons, ouvriers de constructions navales, vivant en clans bien délimités. Variété dans l'habitation traditionnelle ; tandis que les maisons du pêcheur et du paludier sont couvertes d'ardoises, le chaume est la toiture des maisons du paysan guérandais et du briéron. Diversité de ses bourgs, de ses villes, de ses ports, de ses plages mondaines ou familiales. A quelques kilomètres de distance, les remparts de Guérande voisinent avec les buildings de la Baule et de St-Nazaire.

A l'origine d'une telle variété, il y a tout d'abord la nature du sol. Le géologue nous dit que depuis l'ère primaire, cette région est en perpétuelle évolution. Ce sont d'abord les granits armoricains, sur lesquels Guérande, le Croisic et Batz ont des assises témoignant de la présence de ce terroir au premier âge du monde. Le début de l'ère quaternaire voyait la mer dans les marais salants actuels, Batz et le Croisic constituant des îles. Mais chaque marée déposait les vases et les sables de la Loire. Aussi, avec l'union des îles au continent, la côte prit peu à peu son aspect définitif de marais et de dunes.

Plus à l'est, la Brière était un vaste golfe parsemé d'îles où la Vilaine et la Loire apportaient des éléments solides. Pour une cause inconnue, la Vilaine dévia son cours, tandis que la Loire continuait son action de comblement. Que dire des tourbières briéronnes où des arbres entiers sont couchés dans un même alignement comme si un cataclysme les avait tous abattus ensemble ? La légende populaire y voit l'existence d'une forêt engloutie en un jour. Le folkloriste rejoint le géologue.

Et que dit l'histoire de ce pays ?

Il suffit de regarder les plaques indicatrices des bourgs et surtout des villages pour lire des noms bretons où les « Ker » dominent. Ces lieux-dits sont des témoignages de l'invasion bretonne menée au VI^e siècle par Waroc'h, comte de Vannes et qui dota cette région d'une capitale Gwenn-ran, le pays blanc, devenu Guérande.

Tout au long de l'histoire ducale bretonne, cette capitale, l'une des « bonnes villes » du duché n'allait pas cesser de jouer un rôle important. En particulier pendant la guerre de Succession de Bretagne lorsque le traité de Guérande proclama duc, Jean de Montfort. Anne de Bretagne, à la mort de son père François II, se retira à Guérande qui pendant quelques mois, fut la capitale provisoire de la Bretagne. Mais le duché était chancelant. Aussi à Guérande, une ambassade française vint-elle négocier à Guérande le mariage d'Anne et de Charles VIII.



Après l'annexion, le pays guérandais subit un déclin. Au XVII^e siècle, les décrets de Colbert réglementant le sel, le vin, les grains et le tissage réduirent l'activité de ce terroir. Seule la vie maritime fut encouragée et équipée, en particulier par le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne. A la Révolution, la région fut calme malgré la Chouannerie menée entre Loire et Vilaine par Sol de Grisolles, un enfant du pays. Pendant ce temps, les roseaux de la Brière cachaient des royalistes et des prêtres réfractaires.

Le XIX^e et le XX^e siècle allaient transformer la Presqu'île Guérandaise. Avec l'industrialisation, Saint-Nazaire devenait une capitale de constructions navales, avec la découverte des vacances et de la mer, la Baule pouvait s'affirmer l'une des grandes plages européennes.

La Baule

En « parler » guérandais, une bole est une grande étendue de sable quelque peu marécageuse. Pourquoi en a-t-on changé l'orthographe ? Peut-être pour en avoir une prononciation plus assourdie, plus à l'image de cette longue plage de sable fin. De toute façon, la Bole ou la Baule est le domaine du sable et des dunes. Or ces dunes aujourd'hui paisibles et fixées par des pins, ont enseveli au XVIII^e le vieux bourg d'Escoublac, dont voici la légende :

« Un jour, deux voyageurs, un vieillard et une jeune femme s'arrêtèrent à Escoublac, demandant l'hospitalité pour la nuit. Tous les habitants la leur refusèrent... même le curé. Fatigués d'une longue marche, les voyageurs s'arrêtèrent auprès du lac, qui, dit-on, existait à l'époque. Alors le vieillard inexorable malgré les supplications de la jeune femme, maudit ces gens au cœur de pierre et leur prédit un chatiment terrible. Un vent violent se mit à souffler et bientôt une tempête s'abattit sur le bourg qui fut enseveli pour toujours. Les habitants se sauvèrent mais perdirent tous leurs biens. Ces voyageurs étaient Dieu le Père et la Vierge Marie ».

Le nouveau bourg se construisit plus avant dans les terres, et sa petite église date de cette émigration. Arrêtées par les plantations de pins faites vers 1840, les dunes devinrent bientôt des valonnements ombragés. Vers le milieu du siècle dernier, dans cette forêt de pins dénommée le Bois d'Amour, en raison d'un romantisme attardé, non loin du lieu où repose l'ancien bourg d'Escoublac, s'édifia la Baule. Auparavant, il n'y avait dans les dunes que des cabanes de douaniers, de gabelous comme on les appelait alors. Un peu plus tard, parmi les pins s'élevèrent quelques maisons. Leurs propriétaires étaient des Nantais épris de natures ou quelques familles guérandaises qui descendaient aux « bains de mer » les dimanches d'été.



C'est en 1879, année de l'inauguration du chemin de fer du Croisic que deux parisiens, Messieurs Darlu et Hennecart s'arrêtèrent par hasard dans le bois d'Amour. Les pins avaient une vingtaine d'années ; ils étaient en pleine croissance et venaient jusqu'au bord d'une plage de plus de huit kilomètres. Nos parisiens qui avaient le sens du beau et aussi le sens des affaires, achetèrent une grande partie de ce bois pour en faire des lotissements.

Des routes, des avenues, des places furent percées et La Baule eut un développement rapide. Il s'y bâtissait plus de cent chalets par an. Ils se groupèrent d'abord autour de cette petite chapelle qui est restée le cœur de La Baule. Puis ils s'étendirent tout le long de la plage, s'avancant chaque année, un peu plus vers le Pouliguen et vers Pornichet. Pour les préserver de la mer, vers 1910, on construisit le Remblai.

Longtemps, La Baule présenta sur ce pont de mer un visage de Belle Epoque avec ses villas à pignons lambrissés, à tourelles et à vérandas. Aujourd'hui la belle muraille des buildings fait songer à une raisonnable Copacabanna. Mais passé cette ligne, La Baule est une variation sur tous les thèmes architecturaux. Au long de ses allées, la verdure des pins sait redonner une unité aux villas et aux nombreux hôtels qui accueillent chaque saison plus de cent mille estivants.

Palaces, casino, golf, tennis, clubs, parc des Dryades, sont autant de condiments ajoutés naguère par François André ou Louis Lajarrige aux joies bénéfiques de la plage, cette courbe de sable doré offrant un arc de neuf kilomètres du Pouliguen à Pornichet. Pente douce et mer découvrant au loin pour tous les chercheurs de palourdes et de rigados. Plan d'eau extraordinaire pour tirer des bords et « régater ». Au loin, quelques taches noires indiquent des îlots. De gauche à droite ce sont les Evens, le Bagueneau et la Pierre percée appelée « la Roche aux Mouettes » dans le roman bien vieilli de Jules Sandeau. Le soir, les trois phares de l'estuaire de la Loire marquent leur présence. Le blanc scintillant est le Grand Charpentier, le rouge fixe, la Banche et les éclats blancs, l'îlot du Pilier, non loin de Noirmoutier. Mais moins sauvage que les feux des phares est la guirlande des lumières du remblai.

De Saint-Nazaire à Pornichet

A une époque où d'autres côtes étaient baptisées d'Azur, d'Émeraude ou d'Argent, un journaliste discernait à la côte bauloise ce titre de Côte d'Amour qui a été conservé à des fins touristiques et aussi pour recouvrir d'autres entités s'étendant de St-Nazaire au Croisic.

Voici tout d'abord, aussitôt à l'embouchure de la Loire, Saint-Marc, la plage où Tati tourna ces étonnantes « Vacances de M. Hulot » et Sainte-Marguerite, où les rochers se nomment : le chameau, la grenouille, le fauteuil, les poignards et se raccordent à ceux de la pointe de Pornichet.



Le nom de Pornichet fut donné à ce petit havre au débouché d'un étier en des temps où les gabares venaient chercher le sel des marais occupant l'actuel champ de courses, aussi de « bons vins » célébrés par un vieux Noël Nantais.

Au milieu du XIX^e siècle, Pornichet n'était qu'un village de pêcheurs et de paludiers dépendant de la commune de St-Nazaire. Son essor remonte à l'année 1860, avec la venue de familles nantaises, d'artistes de l'Opéra et d'éditeurs parisiens, comme Camille Flammarion. Pornichet est donc l'ainée des stations de la côte d'Amour. Plage élégante et ultra-mondaine à ses débuts, elle a su depuis, se faire plus accueillante à tous.

Du Pouliguen au Croisic

Le Pouliguen est un vieux port breton qui aligne des maisons et des hôtels se regardant dans le blanc des façades de chaque côté de l'étier menant aux marais salants. La rive pouliguenaise est le port de pêche, avec ses barques et ses marins en cirés. La rive bauloise est le port plaisancier, avec ses quilles racées de yachts entretenus avec soins. Selon l'indication demandée au Club-House, ils sont rangés le long de l'estacade, restant à flot à chaque marée.

Un mail planté d'arbres, ombrage le quai du port jusqu'à la plage. Un aquarium et des boutiques foraines y sont ouvertes à longueur de jour, donnant sans cesse un air de fête, mais d'une fête sage et comme il faut. Accoudés à la rambarde, les promeneurs regardent les départs et les retours des barques de pêche, ou bien le passeur qui va et vient du quai à cette plage Benoît, dont l'esplanade est exempte des bruits d'autos. Le Pouliguen possède un bois touffu aux essences diverses qui, dans les grandes chaleurs de l'été, fait un refuge de fraîcheur et de jeux. C'est au Pouliguen que le grand Antoine, créateur du Théâtre Libre vint finir ses jours ; sa tombe est humblement dans un coin du cimetière. A la pointe de Penchateau, derrière un ensemble de jolies villas abritées par de grands arbres est une petite chapelle du XVI^e siècle. Elle offre des bas-reliefs en albatre et un beau groupe de Sainte Anne avec la Vierge et l'enfant. Sur la place, une croix simple de granit.

Une suite de falaises, de rochers bizarres, de criques, constitue la Grande côte. De loin en loin, des grottes, celles du Velours, des Corbeaux, de la Cathédrale, des Jumelles. La plus belle est celle des Korrigans, ces petits personnages qui sont un classique du légendaire breton. C'est bientôt la petite plage St-Michel de Batz qui garde quelques barques sous la domination d'un menhir. Laissons à notre droite le bourg de Batz, nouvellement nommé, à des fins balnéaires, Batz-sur-Mer et continuons vers le Croisic.



Le Croisic

La route passe devant la petite chapelle du Crucifix. Taillée dans le granit aux XV^e et XVI^e siècles, elle a la joliesse de certains sanctuaires de Basse-Bretagne et comme eux enserre de sombres légendes de trépassés. Quelques maisons et le Croisic s'offre maintenant à vous. C'est une petite ville maritime qui s'est abritée dans le grand Trait, dont le nom n'est qu'une francisation du mot breton Trez, golfe. Ce golfe se vide chaque marée pour l'affairement des pêcheurs de coquillages, et des ostréiculteurs. A mer étale, c'est une baie calme aux lignes pures. Pour bien le voir, il faut accéder au Mont Esprit, butte élevée avec les pierres et le sable laissés par les navires venant chercher le sel guérandais, d'où son nom de « lest pris » déformé en Esprit. De sa plateforme, on embrase tout le pays, de l'embouchure de la Loire à la colline de Guérande.

Au pied se trouve la chambre des vases, un arrière-port où naissent et meurent de nombreux bateaux. C'est là que fut construit le « Kurun » du navigateur solitaire, Yves le Toumelin. Curieuse disposition de ce port compartimenté en « chambres » par deux îlots gainés d'une rectitude de quais. Formées comme le Mont Esprit par les dépôts de lest, les « jonchères » sont des lieux herbus où séchent les filets et où s'empilent les casiers. Aux heures du retour des barques, autour de la poissonnerie-salerie, c'est le va-et-vient de tout un peuple sardinier. Les pêcheurs croisicais ont donné asile aux marins bigoudens du Guilvinec, mais les ont surnommés les « Gaouches », simple contraction de gars rouges, en raison de leurs costumes. Au bout du quai, leurs femmes dentellières ont par leur haute coiffe pignon sur rue.

Sur la grande esplanade du Mail de Broc, une statue représente un croisicais, le pilote Hervé Rieille, lequel, en 1692, après la désastreuse bataille de la Hougue, aurait conduit dans la rade de St-Malo, vingt-deux unités de l'escadre de Tourville. Les croisicais lui ont élevé une statue d'importance.

Le Mail de Broc porte ce nom pour honorer le marquis qui commandait la place du Croisic en 1759. Après la bataille des Cardinaux, deux vaisseaux de l'escadre française, le Héros et le Soleil Royal s'échouèrent en rade du Croisic. L'amiral anglais exigea la remise des canons, le marquis de Broc refusa et des unités anglaises s'approchèrent pour bombarder le Croisic. Garnison et habitants ripostèrent et les Anglais reprirent la mer. Au cours de l'été 1955, des hommes-grenouilles ont retrouvé le canon d'honneur du « Soleil Royal ». Ce bronze frappé aux armes du Roi Soleil, est l'une des pièces marquantes du Musée de la Marine, installé dans une partie de l'Hôtel d'Aiguillon. C'est l'Hôtel de Ville actuel, ainsi nommé en hommage au gouverneur de la Bretagne qui présida à la construction des quais du Croisic.

Mais, « musons » dans les rues du vieux Croisic. Ça et là des maisons du XV^e, d'autres du XVIII^e, restaurées à l'initiative des Amis du Croisic. Dans les rues du Pileri, le vieil hôtel de Limur date de 1613. Ensermée par les maisons, l'Eglise, placée sous le vocable de Notre-Dame de Pitié, est

En pleine saison, de nombreux bateaux s'assemblent dans la rivièrre qui sert de port au Poulguen.



d'un gothique flamboyant. Sa haute tour-lanterne de cinquante-six mètres n'eut son allure définitive qu'à la fin du XVII^e lorsque les Croisicais, enrichis par la pêche à la morue, voulurent rivaliser avec les gens de Batz. Simple querelle de clocher ! Aux portes du bas-côté gauche, c'est l'accueil de Notre-Dame des vents. Quatre nefs appuient leurs arcatures sur de gros piliers, et un bateau ex-voto navigue sous la peinture des voûtes. Au bout du port, le Mont Lenigo permet de découvrir toute une région rade, allant de la pointe de Penbron à celle du Castelli-en-Piriac. L'hôpital Maritime de Penbron, sur sa pointe de terre fait vis-à-vis à la maison des Frères de Saint Jean de Dieu, accueillante aux petits malades. Formant un long ruban de granit, la jetée du Tréhir est la défense du calme de toute cette baie.

Si le Croisic portuaire se termine ici, le Croisic estivant continue à égrenner ses chalets au long de la plage de St-Goustan, ce vieux moine celtique est toujours vénéré dans une petite chapelle recouvrant le rocher où le saint laissa, dit-on, l'empreinte de son corps. Les chalets s'espacent, permettant de voir la silhouette du Manoir de Kervaudu, solitaire devant la lagune. C'est maintenant, la « grande côte », la « cote Sauvage ». Rochers taillés, en aiguilles ou façonnés en bêtes curieuses, et quelques rares maisons, entre autres, un ancien poste militaire de 1744 nommé Vigie-la-Romaine. De là, on aperçoit le phare et les récifs du Four à sept kilomètres en mer. C'est sur cette « côte Sauvage » que Richepin a placé l'action de son roman : La Glu. Après un isolement de douze kilomètres au long de la route de Corniche, c'est le sable humanisé de la plage de Port Lin.

Batz

Entre mer et marais, Batz est un gros bourg bâti dans la bonne tradition bretonne. Son phare spirituel est l'église dédiée à St Guénolé, l'un des fondateurs du monachisme breton. Reconstitué au XV^e et XVI^e siècle, c'est l'un des plus beaux édifices religieux de la Bretagne-Sud. Jusqu'à la Révolution, elle était desservie par un prieur bénédictin rattaché au monastère de Landévennec, depuis une dotation faite par Alain Barbe-Torte, à la suite des Invasions normandes. A l'intérieur de cette église, on est tout de suite attiré par la déviation du chœur qui semble indiquer l'inclinaison de la tête du Christ sur la Croix. Mais la véritable raison s'explique par des difficultés d'emplacement par rapport aux bâtiments de l'ancien prieuré. La nef est couverte de bois, mais le collatéral droit, dite nef des chouans et les autres bas-côtés sont voûtés d'ogives. Les clefs de voûte curieuses font lever les yeux pour découvrir des blasons, des monstres et les sept péchés capitaux étripant le pêcheur. La curieuse statue de Notre-Dame du Précieux Sang et d'autres statues sont dispersées contre les piliers. Le chœur aux stalles et à la balustrade du XVIII^e s'accorde avec le rétable de bois doré du Maître-Autel. Sous les belles orgues, elles aussi du XVIII^e siècle, un petit escalier en colimaçon vous conduira au haut de la tour de soixante mètres, à une vue remarquable sur la mer et sur l'assemblage des marais salants, cette immense verrière reflétant le ciel.

LE CROISIC : le port et ses quais, bordés de vieilles maisons, que l'on voit, à marée haute, se refléter dans l'eau.



Paludiers en costume de céré

Par le portail qui est sous la tour, vous vous rendez à Notre-Dame du Murié, ruines toutes proches sur la place du Garnal. Cette chapelle fut bâtie par Rieux de Ranrouet. Parti en guerre contre l'Angleterre, il revenait au pays épouser la demoiselle de Lesnerac quand une tempête rejeta son vaisseau loin de la côte. Une nuit, Rieux aperçut une lumière qui brillait ; il mit le cap vers elle et aborda au bourg de Batz. La clarté qui l'avait guidé venait d'un vieux murier et s'éteignit quand il arriva. C'était la Vierge patronne des marins qui l'avait allumée. En reconnaissance, Rieux et sa fiancée firent alors le vœu d'élever à cet endroit une chapelle, qu'ils nommèrent Notre-Dame du Murier. C'est un charmant édifice de granit avec de jolis détails gothiques du XV^e et du XVI^e.

On saura reconnaître en ce bourg de Batz, les vestiges d'un beau passé fait de la richesse des salines toutes proches. Les Bourgeois, qui s'appellent maintenant des Batziens forment un îlot humain très particulier. Ils habitent le bourg ou bien l'un de ces petits villages : Kermoisan, Trégat ou Roffiat, au joli calvaire polychrome. C'est à Roffiat que mourut la dernière paludière connaissant le breton.

De tous ces villages, le plus important qui est Kervalet, assemblage de maisons à longs toits, devant lesquelles attendent les grandes charrettes bleues des paludiers. A Kervalet, cachée par les maisons, une petite chapelle dédiée à St-Marc mérite un arrêt, de même que ce petit musée entretenu avec amour par une femme du pays. On y verra le mobilier traditionnellement peint en rouge et les curieux costumes bruns des vieux paludiers, costumes qui s'endossent pour le pardon de St-Guérolé.

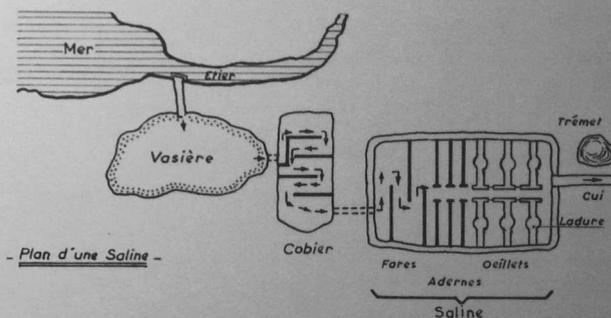
Les marais salants

De Kervalet, la route menant à Saillé coupe les marais salants, paysages dénudés, au sol brûlé par l'eau de mer, dessinés, façonnés par le patient travail des « gens d'ici » en un quadrillé étincelant de salines.

Pour bien comprendre la topographie paludière, il vous faudra regarder avec attention la maquette que présente le musée de Guérande et en retenir les noms très particuliers. Conçus pour la production du sel marin par de l'évaporation de l'eau de mer, les marais salants sont un ensemble de canaux et de bassins séparés par des levées de terre. A l'époque des grandes marées, l'eau de mer entre par des étriers comme celui de Pouliguen et va se décanter dans les vasières. De là, elle passe dans un deuxième réservoir compartimenté, le cobier où la concentration commence à se faire. Puis elle entre dans la saline. Sur le pourtour, d'autres compartiments ont un rôle semblable à celui du cobier ; ce sont les fares et les adernes. L'eau pénètre dans les œillets par des rigoles, les « guiffres », dont l'entrée est fermée par une ardoise. Chaque œillet est séparé par une petite levée de vase, le bossis, au milieu de laquelle se trouve une plateforme, la « ladure ». Le paludier y rassemblera le sel cristallisé dans l'œillet avec sa longue palette nommée las. Au soleil maintenant de travailler. Avec la chaleur des

belles journées de printemps et d'été, l'eau doucement rougeoie. Et dans le vent flotte une odeur particulière, proche du parfum de la violette. Le paludier peut alors se rendre au marais, le sel est là.

Avec le las, il enlève le sel flottant sur l'œillet et le conduit sur les bords où il s'égoutte. La porteuse vient alors. Elle remplit une grande cuvette de bois, la « gède », qu'elle porte sur la tête avec beaucoup d'adresse et la vide sur le tremet, un endroit préparé sur la levée de terre entourant la saline. Le sel en s'amoncelant forme de ces mulons qui donnent au pays ces ponctuations blanches que l'on voit si bien des hauteurs de Guérande. Recouverts avant l'hiver, pour éviter l'action de la pluie, ils iront aux salorges et aux raffineries du Pouliguen et du Croisic.



Si le mode de préparation du sel est le même depuis des siècles, les conditions de travail et le commerce paludier ont subi par contre des changements importants. Routes et chemins de fer en sont les causes principales. Autrefois les mules transportaient le sel du mulon à la gabare, qui le chargeait sur des bateaux en partance pour le reste de la Bretagne ou pour les pays du Nord. Batz et le Pouliguen n'avaient alors aucun entrepôt, mais seulement des sauniers qui, montés sur leurs mules parcouraient les campagnes bretonnes en vendant leur sel. « Vlà l'cul salé qui passe », disaient les paysans. Une curieuse coutume existait aussi, la « Troque ». Tout paludier pouvait échanger une certaine quantité de sel sur laquelle il ne payait aucun droit, contre des céréales qu'il devait rapporter dans son pays guérandais. Ce droit de troque, institué par le duc Jean V fut confirmé plusieurs fois par les rois de France. Tout cela est bien loin ! Aujourd'hui le marais fait difficilement vivre le paludier ; la concurrence des salines du midi et des sels de mine est trop grande, mais nul sel n'est plus parfumé que le sel de la Presqu'île Guérandaise.



Paludiers au travail dans les salines.



GUERANDE. la grande porte Saint-Michel.

Saillé

Bâti sur un îlot rocheux au milieu des marais salants, Saillé, avec ses maisons chaulées, ses toits d'ardoises et de lichens rouillés est le plus célèbre des villages paludiers. Son nom même évoque le sel. En 1386, y fut célébré le mariage de Jean IV, duc de Bretagne, avec Jeanne de Navarre. Dans la trop neuve église St-Clair, un tableau ancien, rappelle cette cérémonie. Mais la plus grande gloire de Saillé est constituée par ses riches costumes, certainement parmi les plus curieux d'Europe. Le costume du paludier se compose d'une veste rouge, d'un premier gilet en drap bleu bordé de vert, de deux gilets en flanelle blanche, d'une culotte en toile blanche serrée aux genoux, de bas blancs et de souliers en daim jaune, les « gamaches ». Le feutre au large bord, orné de chenilles de couleurs, les « chapelouzes » se portent de façon différente suivant que l'homme est célibataire (pointe du chapeau sur l'oreille), marié (pointe derrière la tête), veuf (pointe devant la tête). Pour son mariage, le paludier ajoutait une cape à l'espagnole.

Les jeunes filles portent une robe blanche à manches rouges et à collerette plissée, un tablier violet, une coiffe posée sur un bourrelet noir et blanc. Les femmes mariées changent le blanc de la robe pour le violet, et ajoutent un curieux plastron à lamelles dorées cuirassant la poitrine. Des bas rouges brodés de blanc complètent ces costumes curieux.

Pourquoi les gens de Saillé portent-ils ces riches couleurs ? La genèse des costumes populaires est parfois difficile à établir, mais leur richesse n'est pas sans rapport avec les lois somptuaires de l'ancien régime et les droits donnés par le duc Jean V, aux paludiers guérandais. Aujourd'hui, ces costumes ne se revêtent que pour les cérémonies et les fêtes : Procession de la fête-Dieu, fêtes historiques de Guérande, Pardon de La Baule en Août, et ce Pardon de la St-Clair qui se célèbre à Saillé au mois d'Octobre, en compagnie du petit vin de Congor et de longues rondes chantées. Mais si vous n'avez pas la chance de voir les Saillotins en costumes, le musée de Guérande vous les montrera figés dans le calme de ses vitrines.

Guérande

Placée sur la colline, dominant les marais et la côte, Guérande par sa situation, son ancienneté et ses remparts, est bien la capitale de toute cette presqu'île.

Les remparts de Guérande qui existent dans leur intégrité font de cette vieille cité l'une des plus jolies villes closes existant encore en France. Bâties en granit du pays, ils datent du XIV^e en leurs parties les plus anciennes, et remontent pour le reste, aux ducs Jean V et François II, c'est-à-dire



au milieu du XV^e siècle. Quatre grandes portes les percent dans une orientation qui est à peu près celle des points cardinaux. De place en place, des courtines s'ouvrent sur des petites rues et des tours s'enflent en bastions de défense.

Avant de pénétrer dans l'intérieur de la ville, faites le tour de cette enceinte (très exactement 1434 mètres). En prenant à droite entre les fortifications et la belle promenade du Mail, ombragée de vieux arbres, vous découvrirez d'abord la tour St-Jean, puis la porte St-Michel, où sont gravées dans la pierre, les armes de la ville : d'argent à quinze hermines ; après la place du marché au bois si animée le samedi, jour de marché, la tour Théologale que Charles le Goffic a placée dans son roman de l'Abbesse de Guérande. Les douves, aujourd'hui à moitié comblées par les herbes et les roseaux sont ponctuées de la tour Ste-Anne, des deux tours de la porte Vannetaise commandant la route de la Roche-Bernard et du Morbihan. Trois tours s'égrenent encore jusqu'à la porte Bizienne. Ce sont celles de Ker Benet, de la Gaudinais, de Ker Cassier nommée aussi tour de l'Abreuvoir. La porte Bizienne construite au temps de la Duchesse Anne fait accéder aux routes de la Turballe et de Piriac.

Et nous voici de nouveau devant la porte de Saillé. Pour entrer dans la ville, nous préférons la grande porte St-Michel. A notre droite, une plaque indique le Musée de Guérande ; il vous faudra tourner dans un petit escalier de pierre pour arriver à des salles enrichies par la Société des Amis de Guérande : mobilier, faïences, gravures anciennes, outils de métiers, costumes riches des paludiers ou plus sobres des métayers, les paysans guérandais.

La rue St-Michel, qui mène à ce cœur de la ville qui est la Collégiale de St-Aubin. Fondée en 852, reconstruite au XII^e, elle a subi des apports jusqu'au XVI^e. Mais la flèche d'ardoise, au-dessus du transept, n'a qu'un demi-siècle. Au portail de l'ouest, dans le pilier de droite, chose assez rare, est une chaire extérieure, où le moine espagnol St Vincent Ferrier prêcha en 1418. Le porche sud du XV^e est plus ouvragé et garni de bancs de pierres.

A l'intérieur de l'église, la grande nef du XII^e siècle est la transition du roman au gothique. Les chapiteaux sont variés d'oiseaux, de dragons et de scènes montrant les supplices de l'Enfer. Le transept, le chœur, sont d'un gothique flamboyant du XV^e et la Renaissance a voulu quelques rétables dans les chapelles latérales. Le XVII^e a donné à la Collégiale son autel aux marbres polychromes, sa chaire, son grand lutrin et les stalles de bois sculptées à l'usage de ses chanoines que l'on voit d'ailleurs représentés en cape blanche, sur un tableau placé dans la chapelle St-Joseph.

Ce chapitre était le souvenir de l'existence d'un évêché guérandais qui dura seulement sept années, de 846 à 853. Mais jusqu'à la Révolution, dans le chœur de la Collégiale, le siège vide de l'Evêque Gislard fit face à celui où



Le moulin du Diable sur la butte de Crémeur.

s'asseyait l'Evêque de Nantes. En témoignage de ce passé, le curé-prévot de Guérande et ses vicaires ont le privilège de porter une barette et un camail blanc, qui peut devenir l'hiver, le grand manteau représenté par la toile.

Autrefois, Guérande possédait un atelier de maîtres verriers. La collégiale en a conservé le beau vitrail du XIII^e, racontant la vie de St-Pierre. Le grand vitrail du Chœur représente le couronnement de la Vierge au milieu d'un cercle d'anges qui cerne la rosace. Au bas, les douze apôtres entourent son tombeau vide. Les autres vitraux racontent la vie de St-Julien l'Hospitalier ou celle de St Aubin, patron de Guérande. Dans une chapelle du XII^e, sorte de crypte carrée que le sacristain fait visiter, se trouve le tombeau de Tristan de Carné et de son épouse, Jeanne de la Salle, morte en 1526. Dans le même enfeu, une boîte de plomb contient le cœur d'Anne de Rieux, morte en 1567.

Modeste sœur de la collégiale St-Aubin, la chapelle Notre-Dame la Blanche, bâtie par Jean de Montfort vit la signature du traité de Guérande, en 1831, et s'accorda à l'ensemble des vieilles maisons du carrefour étroit de la rue du Pilon. Un peu partout d'ailleurs, on trouvera de ces vieilles demeures du XV^e, comme l'hôtel de la Crillère et quelques maisons du XVIII^e, à fronton sculpté.

A côté du mouvement des grandes plages voisines, Guérande fait un havre de silence et de paix. Saint Aubin lui accorde l'état de grâce des vieilles cités.

Dans « *Beatrix* », Balzac a décrit ainsi cette ville de Guérande, « Parfois, l'image de cette ville revient frapper au temps du souvenir ; elle entre coiffée de ses tours, parée de sa ceinture elle déploie sa robe semée de ses belles fleurs, secoue le manteau d'or de ses dunes, exhale les senteurs enivrantes de ces jolis chemins épineux et plein de bouquets noués au hasard ; elle vous occupe et vous appelle comme une femme divine que vous avez entrevue dans un pays étrange et qui s'est logée dans un coin du cœur ».

Aux alentours de Guérande

La campagne guérandaïse est le pays métayer, le pays des terriens aux chaumières chaulées, aux attelages de bœufs non encore relégués par la venue des tracteurs. Les croix de granit fleuries aux Rameaux marquant les carrefours, et des moulins à vent tués par les minoteries, sont immobiles sur le ciel clair. Le plus célèbre d'entre eux est le moulin de Crémeur, nommé surtout « Moulin du Diable » en raison de cette populaire légende :

« Yves Kerbec qui voulait s'établir meunier à cet endroit n'avait pas d'argent pour construire. Il fit avec le diable le pacte traditionnel : son âme contre le moulin. Bien entendu, la construction devait se faire en une nuit, et voilà tous les diables au travail. Mais lorsque Kerbec s'aperçut qu'il ne restait plus qu'une pierre à mettre, il alla réveiller son coq. Au

La côte sauvage : cette côte très rocheuse, n'est cependant pas très élevée.



chant de celui-ci, le diable dut plier bagage sans l'âme du meunier. La dernière pierre ne fut jamais placée ; c'est la niche dans laquelle Kerbec plaça une statue de la Vierge. Elle s'en est allée par morceau avec le temps ».

Des manoirs et des châteaux se cachent derrière les arbres, Villeneuve, Lauvergnac, et surtout Carheil qui apparaît entre les deux piliers d'un portail. Entouré autrefois de remparts, il fut, pendant les guerres de religion, un bastion du protestantisme ; ce qui lui valut d'ailleurs d'être brûlé en 1589. Mais aussitôt après la tourmente, la belle façade Renaissance que l'on voit aujourd'hui jaillit des ruines, dans la joliesse des fenêtres moulurées et des frontons à coquilles. Ainsi Carheil allie la féodalité et l'humanisme dans un beau granit breton.

De l'autre côté de Guérande, sur la route de La Turballe, Clis est un vieux village dont l'origine remonte à l'époque romaine. L'église dédiée à Ste Catherine est du XIII^e, avec de nombreux remaniements. Rectangulaire, son petit clocher d'ardoise au centre de sa nef, elle est un reflet de bonne religion paysanne. Plus loin, sur une hauteur, Trescalan, ancienne paroisse de La Turballe, dont l'église possède une curieuse couronne de fer donnée par la Duchesse Anne. Elle servait naguère, lors des mariages des jeunes filles du pays qui s'en coiffaient pendant la cérémonie. Sur le bord de la route, le calvaire de Fourbihan, où sous les bras de la Croix, un saint Laurent porte son gril, et St Etienne sa palme de martyr.

La Turballe

Quelques kilomètres plus loin, c'est La Turballe, qui, au milieu du XVII^e siècle n'était qu'un pauvre village de quinze feux. Il est devenu à la fin du siècle dernier, un substantiel port de pêche et centre de conserverie. Port artificiel, il est vrai, mais bien gardé de hautes jetées et bordé de quais étendus. C'est le plein domaine des sardiniers. Il faut assister aux arrivées de bateaux et à la criée dans la Poissonnerie emplie d'une bonne odeur de marée, ou visiter une usine de conserves.

Piriac et Mesquer

Contrairement à la Turballe, Piriac a une origine très ancienne et marque le premier établissement des bretons dans le pays guérandais, au VI^e siècle. Autrefois un port important, puisque ses bateaux pratiquaient la grande pêche à Terre-Neuve. Il est aujourd'hui un petit port et une station de vacances familiales. Sur la place de l'église, dans la rue de Ridondaine et sur la place de Pennerez, on peut voir de curieux logis du XV^e et XVI^e siècles. C'est là qu'Alphonse Daudet écrit son livre « Jack ». A Piriac, il est des lieux rehaussés de merveilleux, tout d'abord, sur la grève, entre le minuscule port le Lerat et Penhareng se trouve une pierre que la légende romantique nomme « tombeau d'Almonzor ».



EN BRIERE, une chaumière particulière à cette région.

A six kilomètres en mer, l'île Dumet est le refuge tranquille des oiseaux de mer qui vont y déposer leurs œufs. Aux dires de certains géographes, c'est un point géodésique curieux, puisqu'ils le considèrent comme le centre du monde habité.

Pour se rendre à Quimiac, la plage la plus importante de Mesquer, on traversera quelques marais salants. L'intimité des anses de l'Anseria et de Sorlock mène à la pointe de Merquel, défendant le trait de Mesquer, et abritant le petit port de Kercabellec, où l'on vit dans le souvenir des capitaines au long cours et des cap-horniers. L'intérieur des maisons est souvent décoré de demi-coques et de peintures de trois-mâts ou de cargos 1925.

La Brière

Depuis le rude et fort roman d'Alphonse de Chateaubriand, l'attention s'est portée sur cette étendue de marais, grande de sept mille hectares. Des petites hauteurs de St-André-des-Eaux ou de la Madeleine de Guérande, on aperçoit le vaste marais limité seulement par quelques clochers : Saint-Lyphard, la Chapelle des Marais, Crossac, Saint-Joachim et St-Malo de Guersac. Mais le premier contact direct avec La Brière sera à Bréca, petit port à l'extrémité d'un grand canal. Toits de chaume et mottes de tourbe sèchant près des maisons. Peut-être aurez-vous la chance, au mois d'août, de voir des brierons coupant la fameuse motte. C'est pour maintenir ces trois choses, les roseaux nécessaires à la couverture de leurs maisons, les foins des marais pour leurs troupeaux et la tourbe avec laquelle ils se chauffent, que les Brierons ont obtenu au Moyen-Age la propriété de La Brière. Par une lettre patente de 1461, le duc François II reconnaissait aux habitants de la Brière la possession et la jouissance commune et indivise de ce grand marais. La Charte de la Brière, confirmée par les rois de France a survécu jusqu'à nos jours ; aujourd'hui, comme hier, les vingt-et-une communes riveraines constituent toujours un comité où chacune d'elles est représentée par un syndic.

La vie moderne a profondément changé la vie et le comportement des brierons. Beaucoup travaillent aux chantiers de Saint-Nazaire où ils sont considérés comme les meilleurs constructeurs de navires de toute la France. Le soir, ils rentrent en car dans leurs villages, cultiver leurs jardins, chasser, pêcher, et élever des oies et les fameux canards nantais. A la fenaison, chaque brieron reconnaît la part de prairie qui lui est désignée par le Syndic. Mais les foins coupés, la « prée » redevient bien commun. De même pendant neuf jours du mois d'août, les brierons auront le droit de tourber, de couper la motte qu'ils viendront chercher en des petits et noirs bateaux, les « blains » et les « chalands » qui se manœuvrent à la perche. Quittez Bréca et traversez ce petit bourg de St-Lyphard, dont le Saint Patron terrassa, selon la légende, un monstre qui désolait les brierons, en leur demandant chaque année, tel le Minotaure, une jeune fille en pâture.

Paysage de Brière : des blains et des chalands sur un petit canal, une chaumière brieronne.



Laissant à la limite des terres paysannes, les ruines féodales du château de Ranrouet, vous arrivez au grand village de Mayun, plus de trois cents maisons dans une symphonie de toits de chaume. Des vanniers y tressent encore des paniers rustiques répandus dans tout le pays guérandais. Ses habitants s'appelle les mayonnais et les... mayonnaïses. Tout proche, le bourg de la Chapelle des Marais s'anime en Septembre pour un curieux pèlerinage à St-Corneille, patron des bêtes à cornes. Sa vieille statue qui se trouve dans l'église est promenée à travers le pays, sur un char traîné par des paires de bœufs parés de rouge et de blanc.

Tout près, sur la maison d'école de Sainte Reine, une plaque marque le nom du poète René-Guy Cadou.

« Parce que c'est tout à fait extraordinaire d'être né un jour de carnaval au fond de la Brière où rien n'est travesti,

Où tout se règle à l'amiable entre deux coups de fusil. »

Tout près aussi, le château de la Bretesche en Missillac, bordé d'un parc superbe, il avance sur un étang sa belle façade gothique dignement restaurée. De là, vous pouvez peut-être continuer jusqu'à la Roche-Bernard, vieille ville sur la Vilaine, siège d'une des baronnies de Bretagne. En 1637, comme le rappelle une plaque sur un rocher, Richelieu fit lancer dans son port, aujourd'hui bien envasé, la Couronne, premier vaisseau à trois ponts.

Mais revenons vers le bourg de St-Joachim, capitale de la Brière. Ses habitants se considèrent comme étant les seuls vrais brierons. Ils donnent à leurs voisins des autres communes le sobriquet de « naquais ». Ces derniers se vengent en les appelant les canards et assurent que le premier d'entre eux naquit dans un nid de cane ! Saint-Joachim, bâti sur l'île de Pendille, est lui-même entouré d'îles. Les plus curieuses sont Mazin et surtout Fédrun. Les chemins d'eaux que suivent les bateaux à l'entour des îles se nomment des chalandières. Des canards vont et viennent. A Fédrun, une voie circulaire fait le tour du village où les maisons ont pignon sur route. Là peut-être, on vous contera l'origine légendaire de ce pays :

« Du temps que la Brière était couverte de forêts, se levait au milieu d'elle un château habité par la Princesse Mauve. Celle-ci attendait son époux, parti pour combattre les infidèles. Or, un soir, la Princesse Mauve passa la porte de son château et alla se promener dans les bois. Tout à coup, des gribauts apparurent, voulant s'emparer d'elle. La princesse se mit à fuir, poursuivie par ces hommes. Elle allait être atteinte, lorsqu'elle appela son époux bien-aimé. Elle l'appela d'une si grande âme suppliante que la forêt soudainement s'abîma sous ses pas jusqu'à la dernière feuille, pour faire place au grand marais d'aujourd'hui. »

Vous quittez maintenant ce cœur de la Brière qu'est St-Joachim, et par St-Malo de Guersac et Montoir, vous vous dirigez sur St-Nazaire dont vous apercevez les grues dans le lointain.



Saint-Nazaire

En 1808, Napoléon visitant l'estuaire de la Loire, disait en désignant le village de pêcheurs qu'était St-Nazaire : « Ici sera un grand port ». Ce n'est qu'en 1842 que les projets de la construction de chantiers navals et d'un bassin à flot furent approuvés par Louis-Philippe. En 1864, était lancé le premier bateau à vapeur, et ses chantiers comptaient déjà 1.800 ouvriers.

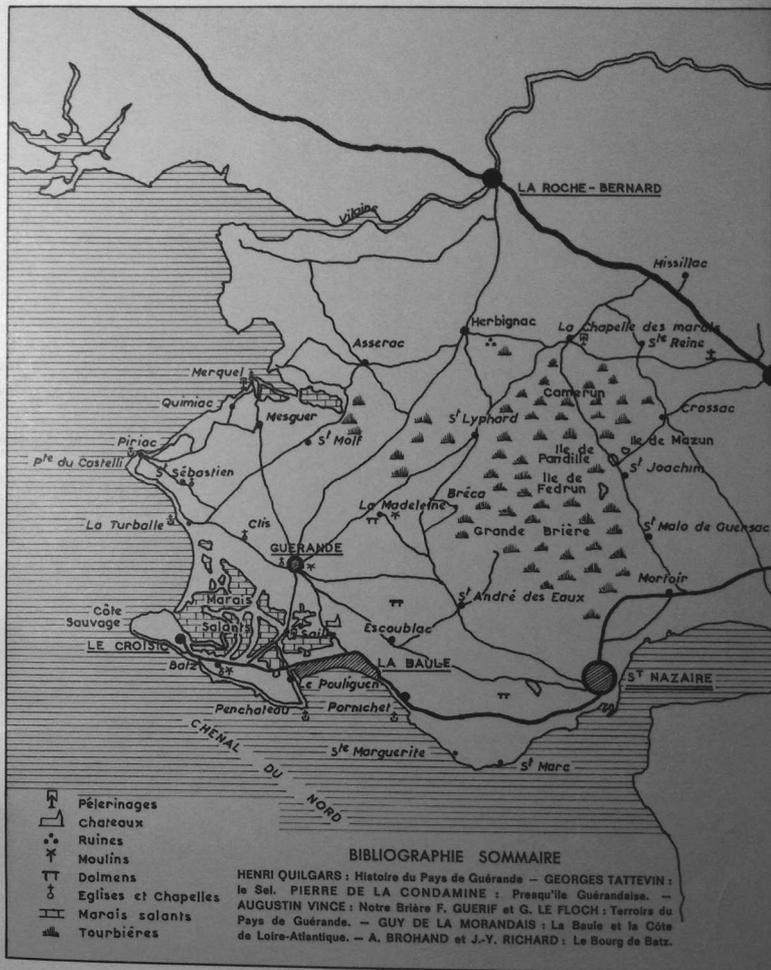
On connaît l'ampleur prise par ce port transatlantique d'où partaient avant la dernière guerre, les lignes pour l'Amérique Centrale et les Antilles, le rôle joué pendant la guerre de 1914-1918, pour le débarquement des troupes américaines et le sort malheureux de cette ville entièrement détruite par quarante-neuf bombardements aériens. Avec ses chantiers navals et sa base sous-marine qui s'achevait, St-Nazaire était dès 1942, un point important dans la bataille de l'Atlantique. La forme entrée Joubert était la seule cale sèche pouvant accueillir les cuirassés de 35.000 tonnes. La nuit du 27 au 28 Septembre 1942, pendant qu'une attaque aérienne fait diversion, le commando s'approche sur des vedettes escortant un vieux destroyer, le « Campbellton », chargé d'explosifs. Les Allemands sont surpris et ne peuvent empêcher la forme écluse d'être mise hors d'état. Les hommes du commando sont dans la ville... Le lendemain, pendant que des officiers allemands sont à bord du destroyer, celui-ci fait explosion, rendant inutilisable pour longtemps l'entrée Est du port. A l'aide de la population Nazairienne, le Commando tient deux jours. Les représailles font dix-huit morts et vingt-huit blessés civils. On peut considérer cette opération comme l'une des plus remarquables, réussies par les commandos pendant cette guerre.

En Août 1944, au moment de la libération de la Bretagne, exécutant un plan longuement établi, trente mille allemands se retranche entre la Vilaine et la Baie de Bourgneuf, dans une vaste région commandant l'estuaire de la Loire. Des troupes nées des Forces Françaises de l'Intérieur, tiennent ce front pendant neuf mois, et c'est seulement le 8 Mai 1945, que l'Armée allemande capitule, rendant libre cette région qui porte dans l'histoire de cette guerre, le nom de poche de St-Nazaire.

Triste nécropole en 1945, aujourd'hui St-Nazaire est rebâti en remodelant hardiment son plan. Son port et ses chantiers ont repris une activité qui appuie ce titre de Capitale des Constructions Navales. A leur palmarès s'inscrivent les noms des grands navires français et le super-paquebot France, continuateur du Normandie, affirme le prestige international des chantiers de l'Atlantique.

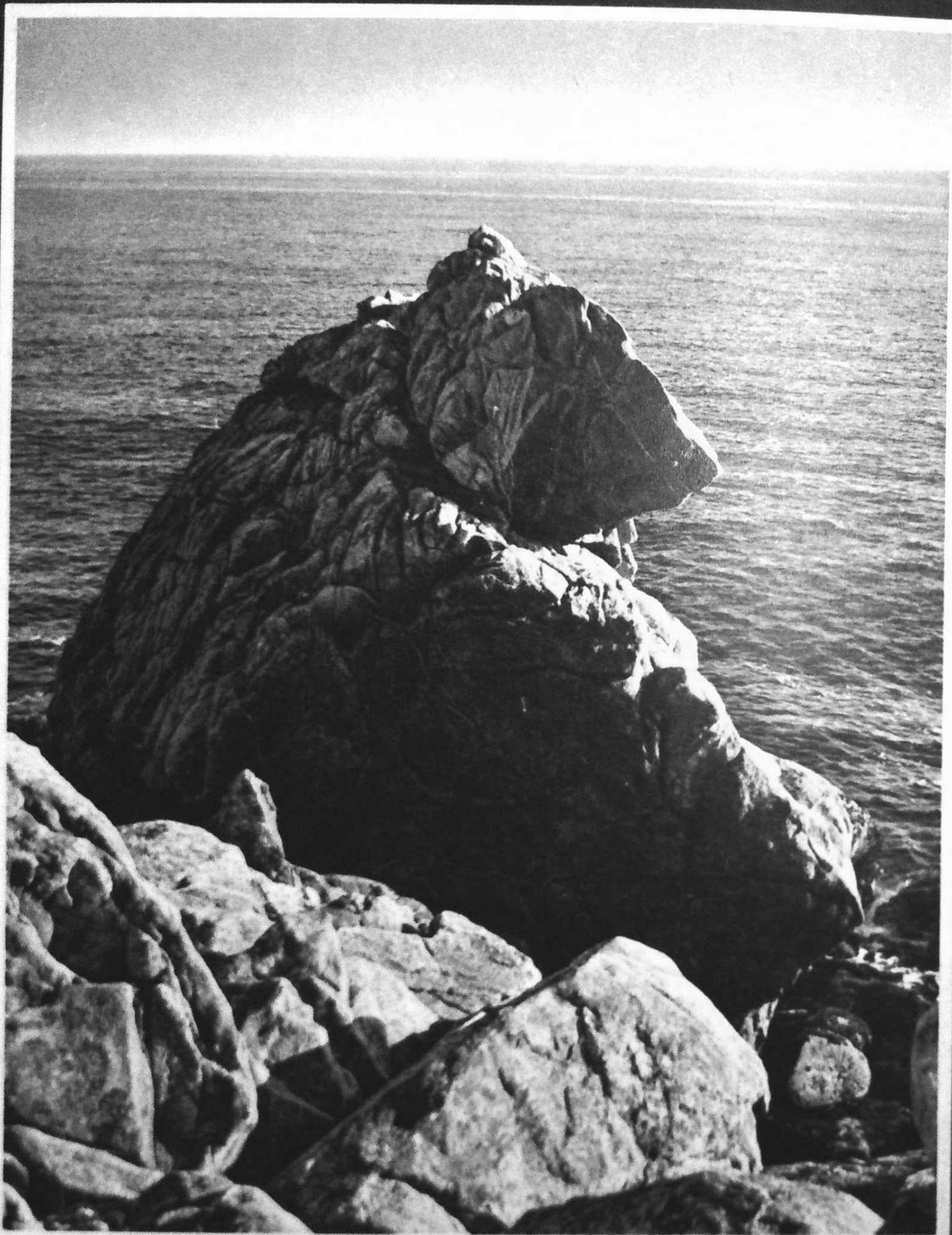
A peine se sont tues les sirènes des chantiers que les rues s'animent. Saint-Nazaire a gardé sa bonne vie populaire façonnée par des gens issus de Brière, des terres de Guérande et du proche Morbihan, de gens qui ne s'étonnent pas de trouver des mégalithes en pleine ville et de voir la rue du Dolmen voisiner avec la rue Jean-Jaurès...

C'est bien l'image et le sens de cette Presqu'île Guérandaise de faire coexister les témoignages d'un passé lointain avec les dernières marques de la civilisation urbaine, et cela sous le regard sans âge de la mer.



CETTE PLAQUETTE, COMPOSÉE D'APRES LES MAQUETTES DE JOS LE DOARE, A ÉTÉ ACHÉVÉE D'IMPRIMER EN HÉLIOGRAVURE LE 25 MARS 1966 SUR LES PRESSES D'HÉLIO-LORRAINE - IMP. PAUL SPILLMANN & Cie, NANCY

Dépôt légal 1^{er} Trimestre 1966 Édition Jos le Doaré, Châteaulin



LE ROCHER DE L'OURS, SUR LA COTE SAUVAGE.